

Un jour que le bonhomme s'ennuyait à mourir et s'occupait à broyer du noir en regardant voler les mouches, il entendit des rires étouffés qui semblaient monter de la cuisine. Il prêta l'oreille : oui, on riait, et même on riait de bon cœur.

Il saisit son gourdin et frappa sur le plancher, comme s'il eût parié de le défoncer en quatre coups. Aussitôt, comme par enchantement, les rires cessèrent ; un pas léger se fit entendre le long de l'escalier de bois, et une jeune femme en camisole blanche entra, le sourire sur les lèvres. C'était Rosalie.

—Vous avez frappé, mon père ? dit la jeune femme sans trop s'effaroucher de la mine renfrognée du vieux meunier.

On le dit ! reprit-il d'un ton hargneux.

—Est ce que vous avez besoin de quelque chose ?

—J'ai besoin..... que vous faites un vacarme à faire trembler la maison ! Qu'est-ce que vous faites encore toutes les trois, paresseuses que vous êtes ?

—Oh ! mon père, paresseuses ! reprit Rosalie d'un ton de doux reproche.

—Oui, paresseuses, paresseuses, et encore paresseuses !

—Mais, mon père, j'ai préparé la pâte, et en attendant que le four soit tout à fait chaud, nous regardions jouer les petits chats. Il n'y a pas grand mal à cela, ils sont si drôles !

—Voilà une jolie maison quand je ne suis pas là. Ces chats devraient être à guetter les souris.

—Ils sont si jeunes !

—Il n'est jamais trop tôt pour bien faire. Et Hortense, elle n'a pas d'ouvrage ?

—Elle a savonné toute la matinée, et ne croyait pas faire mal en se reposant cinq minutes.

—Et Louison ?

—D'abord, c'est aujourd'hui jeudi. De plus elle a eu un bon point pour son cathéchisme, et sait déjà sa leçon pour dimanche prochain.

—Tu as réponse à tout ; mais cela ne prouve rien, non, rien du tout ! Ah ! quel malheur, quand un pauvre homme n'est pas là pour veiller à tout ! La paresse est la ruine d'une maison ! Assez !

—La jeune femme sortit de la chambre du malade sans répliquer. Sa bouche ne souriait plus. Elle trouvait son père beaucoup trop sévère, mais elle l'excusait en pensant qu'il était aigri par la souffrance.

—Mon père souffre beaucoup, dit-elle à sa sœur et à sa fille ; nous avons eu tort vraiment de faire tant de bruit.

La grande sœur et la petite fille baissèrent la tête avec confusion : l'autorité paternelle était sauvegardée.

Au fond, le meunier avait tort, et le maître d'école de Cornevache, qui avait observé les choses de près, et qui avait reçu les confidences de Piédelen, ne se gêna pas pour le lui dire :

—Voyez-vous, mon vieux, si le mal ne vous tenait pas si fort et ne vous fermait pas les yeux, vous vous souviendriez qu'il y a temps pour tout, temps pour travailler et temps pour se reposer et se distraire. Un bon auteur a dit que si l'arc était toujours tendu, il finirait par se rompre. Vous ne voulez pas qu'on joue avec le chat ? Est-ce que vous n'y jouez pas souvent, vous, un homme de cinquante ans, et un homme actif, on peut le dire ! Est-ce que je n'y joue pas, moi, qui suis un homme grave, à ce que l'on dit ? En suis-je moins bon maître, et vous plaingez-vous de l'instruction que j'ai donnée à vos enfants ? Si vous aviez été sur pied le jour où vous avez grondé Rosalie, vous vous seriez amusé autant que vos filles des grimaces et des pirouettes de vos chats. Ces pauvres petites, vous les auriez appelées *lâneuses*, et encore par pure taquinerie ; *paresseuses*, jamais ! Vous prétendez que si ? et moi je prétends que non, et j'en appelle, comme disait cet ancien, du meunier malade au meunier bien portant. Il y a un

homme sage qui a dit ceci : Sois dans la santé tel que tu étais dans la maladie." En d'autres termes : "Toi qui as vu la mort de près, souviens-toi toujours des réflexions que cette vue t'a suggérées et des résolutions qu'elle t'a fait prendre." Je retournerai cette pensée à votre usage et je vous dirai : Papa Renoire, soyez tel dans la maladie que vous étiez dans l'état de santé. Ne laissez pas croire que vous vous plaisez à gâter la joie des autres parce que vous ne pouvez pas la partager.—*Magasin Pittoresque.*

Eloge historique de l'abbé Laverdière

PAR HUBERT LARUE,

Lu en séance solennelle à l'Université-Laval, le 30 juin 1873.

J'étais élève de septième à la fin de l'année scolaire 1844-45 ; et pour la première fois de ma vie, il m'était donné d'assister à une de ces séances solennelles si ardemment désirées des séminaristes, et qu'on appelle la *distribution des prix*.

La fête avait lieu au Petit Séminaire de Québec, dans la salle de récréation des grands. Cette salle—je l'ai revue ces jours derniers—présentait alors le même aspect qu'aujourd'hui. Mais, dans l'espace d'une seule journée, quelle transformation complète ne subissait-elle pas ? Le sable gris incrusté dans les vieilles colonnes de l'enceinte disparaissait sous des festons de verdure, l'antique tribune du haut de laquelle la voix du maître de salle avait retenti pendant une longue année pour les prières du matin et du soir, pour l'examen de onze heures et quart, et à six heures pour la récitation du chapelet et la lecture de piété ; cette tribune dans laquelle venait s'installer fréquemment le directeur du Petit Séminaire, l'illustre et regretté M. Casault, à la grande terreur des écoliers mutins ; enfin, ce meuble vénérable que plus d'un de mes auditeurs se rappelle encore, sans doute, avoir vu, avait été relégué dans quelque coin obscur de la maison ; et à sa place, comme par un coup magique de quelque fée inconnue, s'élevait une splendide estrade où les sapins mariaient les teintes vertes de leur feuillage aux couleurs vives des oriflammes et des riches bänderolles.

Je crois revoir encore le fond du tableau de ce théâtre improvisé : c'était un Pégase armé d'ailes puissantes, qui, d'un bond énergique, franchissait le pic élevé du Parnasse.

Au nombre des spectateurs anxieux d'assister à ces nobles fêtes de la jeunesse on voyait, à part les dignitaires ecclésiastiques, tout ce que la ville comptait de distingué dans la magistrature, dans le barreau et les autres professions libérales : législateurs, juges, avocats, médecins, notaires, tous se faisaient un devoir de briller au premier rang dans ces réunions de fin d'année, tous tenaient à honneur d'applaudir aux triomphes de cette jeunesse d'élite qu'on appelait alors l'espoir de la patrie, et qui en est aujourd'hui un des fermes soutiens.

Parmi les personnages laïques, il en est deux, entre autres, que je me rappelle avoir toujours vus présents à ces rendez-vous annuels : c'étaient feu le juge Panet, de sainte et digne mémoire ; et celui qu'on appelait alors, tout uniment, M. Caron, et qui daigne, aujourd'hui, honorer de sa présence cette cérémonie universitaire, en sa qualité de Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Un homme de moyenne taille—un prêtre—allait et venait dans les coulisses. Il avait fait pour la circonstance une toilette recherchée qui n'était guère dans ses habitudes ; il avait l'air jubilant, un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres ; sa main gauche était appuyée sur son côté, sa droite froissait un mouchoir blanc ;